Le rôle de l'induction dans la représentation de l'argumentation comme situation de communication

Philippe Breton

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/1994>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.1994

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1997

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Philippe Breton, « Le rôle de l'induction dans la représentation de l'argumentation comme situation de communication », *Communication et organisation* [En ligne], 12 | 1997, mis en ligne le 26 mars 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/1994> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.1994

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

Le rôle de l'induction dans la représentation de l'argumentation comme situation de communication

Philippe Breton

- 1 Contrairement à d'autres domaines pour lesquels l'induction est une heuristique simple, pour les chercheurs qui, comme moi et comme d'autres ici présents, travaillent sur la rhétorique de l'argumentation, entendre parler d'induction renvoie à un phénomène familier, précis. Contrairement à ce que qui s'est dit hier, je vais partir du socle de la précision que la rhétorique peut donner au mot induction, pour essayer de le complexifier, et de le rendre un petit plus flou.
- 2 C'est au sein de la rhétorique que l'induction est née. Nous n'éviterons pas le détour par Aristote qui, un des premiers, pose la définition, les règles de l'emploi de cette notion d'induction. Aristote le fait dans ce moment particulier qu'est l'invention de la rhétorique, c'est-à-dire cette découverte tout à fait fondamentale, dont nous sommes encore aujourd'hui les héritiers. Une découverte selon laquelle la parole peut se techniciser, dans le bon sens du terme, peut se travailler dans le sens d'une meilleure efficacité, dans le sens d'un lien social qui justement à l'époque d'Aristote est très particulier, lui aussi le fruit d'une innovation révolutionnaire qu'est la démocratie.
- 3 Démocratie qui met la parole au centre de tout et donne à la parole une importance considérable. La rhétorique c'est cette découverte que la parole peut se travailler. Aristote est au prise avec deux questions qui, semble-t-il, ont surgi de l'espace intellectuel grec démocratique.
- 4 Première question : comment convaincre de ce qui n'est pas évident ? Aristote est tout de suite aux prises avec cette dichotomie. Il la met en scène d'une façon dont nous héritons là encore aujourd'hui. Il met en scène une dichotomie entre ce qui est évident, c'est-à-dire ce qui ne se discute pas ou ce qui se démontre et ce qui n'est pas évident, ce qui relève du vraisemblable, qui s'adresse toujours à des auditoires particuliers. Et la question, qui est la question autour de laquelle s'organise la rhétorique, est : comment convaincre de ce qui n'est pas évident ? Question dont on sent bien la brûlante actualité.

- 5 La seconde question qui vient immédiatement et qu'Aristote prend à bras le corps est aussi une question tout à fait actuelle. Quelle part doivent avoir les autres dans ce qu'on leur dit pour les convaincre ? Etant entendu que ce dont je veux les convaincre c'est mon opinion. Mais qu'est-ce qu'on incorpore des autres dans le message que nous construisons pour les convaincre ? La question de l'induction devient là tout à fait stratégique. Je voudrais dans un premier temps situer la question de l'induction dans la tradition aristotélicienne, et dans un deuxième temps de l'exposé, j'aimerais situer le contexte, rappeler le risque inductif. Car en mettant en scène l'induction la démocratie génère un autre type de risque, inductif, qui est de donner beaucoup trop de place à l'autre dans la parole qu'on tient pour le convaincre.
- 6 Une lecture trop rapide et peut-être trop rigoureuse d'Aristote renverrait à un premier niveau d'induction, le plus connu, celui du raisonnement déductif et inductif. C'est évidemment très important mais il y a d'autres niveaux de lectures dans Aristote. Le premier niveau, c'est celui du raisonnement inductif que nous propose Aristote. Quelle est la nouveauté d'Aristote par rapport aux manuels de rhétorique qui l'ont précédé ? Corax découvre l'importance de la technicisation du discours, du découpage du flux temporel du discours. Ce qu'Aristote va dire, c'est que convaincre est différent de séduire, d'asséner une évidence : c'est mettre en place, d'une certaine façon, un raisonnement argumentatif qui ne s'oppose pas à ce qui dans le discours relève du pathos ou de l'ethos, ce qui relève des personnes, de la subjectivité.
- 7 Pour Aristote, le noyau de l'argumentation c'est le raisonnement, c'est proposer à l'autre de bonnes raisons d'adhérer à la thèse qu'on lui propose. Aristote va dire, il y a deux grandes modalités : il y a la déduction et l'induction. La déduction est tirée d'un principe général, une proposition qu'on rend acceptable et qui est nouvelle. L'induction c'est aller chercher dans le réel quelque chose qui est déjà acquis pour l'auditoire et faire une sorte de comparaison. C'est ce qu'Aristote va appeler l'exemple. Aristote emploie de façon presque similaire raisonnement inductif et raisonnement par l'exemple. Si vous le permettez, je vous lis quelques mots d'Aristote, ce qui dans le Livre 1 (1357-B) de *La Rhétorique*, me paraît être le noyau dur de cela : « Nous avons dit que l'exemple est une induction. L'exemple ne présente ni les relations de la partie au tout, ni du tout à la partie, ni du tout au tout, mais seulement de la partie à la partie, du semblable au semblable ».
- 8 L'exemple pour Aristote est un peu différent de l'induction au sens où nous l'avons entendu un peu plus tard dans la tradition scientifique : c'est-à-dire partir d'un cas particulier, remonter au général, redescendre au particulier. Aristote dit non, on ne fait pas ce mouvement de remontée. On va de la partie à la partie. Il cite plusieurs exemples : celui de Denys, qui aspire à la tyrannie puisqu'il demande une garde. Aristote dit que dans l'histoire, nous avons d'autres cas où un notable demande une garde personnelle et cela c'est toujours mal terminé : cette garde personnelle s'est transformée en garde prétorienne. Donc si le notable Denys demande une garde, nous pouvons inférer de cette demande qu'il aspire sans doute à la tyrannie. On voit bien qu'on est dans la registre du vraisemblable et non pas de la démonstration ?
- 9 L'exemple est une induction probable et non pas une induction expérimentale au sens où on l'entendra plus tard.
- 10 Aristote cite aussi un autre exemple fameux. Aristote est très remonté contre le fait que les magistrats soient tirés au sort, selon la tradition démocratique grecque. Il voudrait

qu'ils soient choisis pour leurs compétences. Aristote dit : « Elit-on le pilote du bateau ? Elit-on l'équipe sportive qui représentera la cité ? Non, nous les choisissons pour leurs compétences. Cessons d'élire les magistrats ». On voit bien le mécanisme inductif qui consiste à aller chercher dans l'auditoire un élément connu accepté, faire une sorte de comparaison et tirer une proximité inductive qui va rendre acceptable la thèse qu'on propose. Cela c'est le niveau le plus connu, le premier niveau.

- 11 Il y a un deuxième niveau, moins visible, mais lorsqu'on lit Aristote jusqu'à Perelman, on va trouver un autre niveau plus technique qui n'est pas celui du raisonnement inductif mais qui est celui de ce que Perelman appelle l'accord préalable. Perelman dit que pour argumenter, avant d'argumenter, il faut chercher l'accord préalable dans l'auditoire. Cherchons dans l'auditoire un point d'accroche sur lequel l'auditoire est parfaitement en accord et, dans un deuxième temps, proposons par raisonnement inductif ou par analogie d'accrocher l'opinion qu'on lui propose à cet accord préalable. Cette notion d'accord préalable est le deuxième niveau de l'induction qui n'est pas celui du raisonnement technique argumentatif mais celui d'une démarche plus générale qui consiste à s'accorder avec l'auditoire ? Et le *livre II* d'Aristote est souvent cité comme un traité des passions. Aristote dit que la rhétorique consiste à parler à des auditoires toujours particuliers. Pour parler à un auditoire, il faut le connaître et Aristote va générer une espèce de recherche sur les auditoires. On lui doit ainsi de très belles pages sur la jeunesse, la vieillesse. On ne convainc pas de la même façon des personnes âgées ou jeunes, car elles ont des caractères différents. La rhétorique est au fond la matrice de l'étude de caractères, qui nous montre bien qu'on est dans l'induction. Christian Mesnil dans les *Textes préparatoires* à ce colloque, a très bien formulé à mon sens, ce mouvement d'induction de niveau deux, si l'on peut dire. « L'induction consisterait alors à modifier par touches successives, impressionnistes, la structure cognitive générale du récepteur. Elle viserait d'abord la préparation du terrain, l'aménagement du contexte en vue de transmettre ultérieurement une idée forte alors que la démarche déductive procéderait d'une façon inverse » (p. 160). On a là parfaitement cette idée, que Perelman a d'ailleurs en germe dans sa notion d'accord préalable et que j'ai moi-même essayé de formaliser un peu plus dans la typologie des arguments, c'est-à-dire le mécanisme de double détente : argumenter c'est d'abord préparer le contexte, d'abord aller chercher l'accord préalable et ensuite nouer un lien par un type de raisonnement. On est dans une démarche inductive qui est aussi une démarche de communication et qui nous permet de nous représenter la situation d'argumentation comme une véritable situation de communication.
- 12 Il y a un troisième niveau très important, sur lequel, à mon sens, les recherches devraient être plus approfondies. C'est le niveau que Perelman appelle « la communauté des esprits ». Pour argumenter, il faut être d'accord pour argumenter. Il faut former cette communauté minimale qui n'est pas une communauté de contenu mais une communauté d'accord sur le fait qu'on va argumenter ensemble. C'est-à-dire qu'on va accepter d'une certaine façon, une induction mutuelle. Perelman dit « Toute argumentation vise à l'adhésion des esprits et par le fait même suppose l'existence d'un contact intellectuel. Pour qu'il y ait argumentation, il faut qu'à un moment donné une communauté effective des esprits se réalise. Il faut qu'on soit d'accord tout d'abord et en principe sur la formation de cette communauté intellectuelle et ensuite sur le fait de débattre ensemble sur une question déterminée. Or, cela ne va nullement de soi ».

- 13 On touche là au problème essentiel de l'argumentation qui est que pour convaincre quelqu'un il faut qu'il soit en posture d'être convaincu. Dans notre société aujourd'hui, dominée par des modèles parfois plus informatifs qu'argumentatifs, on a vu naître une nouvelle catégorie d'arguments dans le débat public, qui est l'argument qui consiste à convaincre l'autre qu'il est légitime qu'il se fasse convaincre. Là, à ce troisième niveau, on va chercher l'induction. Donc, trois niveaux pour l'induction qui montrent bien que tout message rhétorique est un « mélange » de l'affirmation de l'opinion que je veux proposer, qui est mienne, avec une anticipation de la réception, avec l'image la plus adéquate possible que je dois me faire de l'auditoire. L'induction dans ce cas-là, c'est la part d'autrui dans ce que je lui dis, ce qui implique des techniques d'anticipation, de connaissances de l'auditoire en profondeur. C'est-à-dire que l'argumentation, même si les étudiants le souhaitent parfois, n'est jamais une technique de la recette mais toujours une ouverture sur les cultures générales.
- 14 Ce caractère du message rhétorique d'avoir une part induite est à la source, à mon sens, un paradoxe. Depuis le début de la rhétorique, cette part induite est envahissante. Et la rhétorique s'est construite depuis l'origine comme une lutte contre la trop forte influence de l'induction. Il y a un risque inductif, qui a immédiatement été perçu et identifié par les grecs comme le risque démagogique, c'est-à-dire que je ne vais mettre dans mon discours que ce qui plaît au public ; la part inductive est alors très largement dominante. La démagogie entraîne automatiquement l'instruction politique de l'ostracisme.
- 15 Le risque inductif, c'est le risque démagogique, le risque de l'amalgame également ; cette procédure manipulatoire si présente dans notre espace public aujourd'hui, à la fois dans le monde politique et dans la publicité. L'amalgame c'est une induction qui n'a rien à voir avec l'induction qu'on propose. On va chercher dans l'auditoire quelque chose avec lequel l'auditoire est d'accord, on va le coller avec l'opinion qu'on propose mais cela n'a rien à voir. Sauf qu'à force de répétition, à force de salive comme disait Pavlov, on va finir par croire qu'il y a un rapport et on va surtout oublier que l'on savait au début qu'il n'y en avait pas. Ce qui est évidemment la problématique pavlovienne de base. Ce risque inductif est donc celui qui conduit l'argumentation en manipulation et, dans ce cas-là, l'induction se transforme en part maudite de l'argumentation et du lien social. La manipulation n'est pas le jeu de l'affect contre la raison, car si on suit Aristote on ne s'enfermera pas dans cette fausse problématique, puisque la manipulation peut être aussi bien affective que cognitive et que l'argumentation est aussi affective ou cognitive. La part maudite de l'induction c'est de faire croire à l'auditoire que l'opinion qu'on lui propose est d'emblée la sienne, que l'autre n'est pas différent. Et toutes les techniques de recherche de fusion entre l'auditoire et l'émetteur tendent à faire croire que c'est lui, l'auditoire, qui a induit complètement l'opinion qu'on lui propose. Le comble du manipulateur c'est de faire croire à l'auditoire que c'est lui, l'auditoire, qui a induit l'opinion dont on a cherché à convaincre et dont il est évidemment convaincu immédiatement, puisqu'il croit que c'est la sienne.
- 16 Le risque de l'induction est un risque spécifique à la démocratie. Il a à voir avec ce que la démocratie va créer comme séisme dans le lien social, c'est-à-dire l'institution de sujets individuels. Cette parole symétrique qu'institue la démocratie dit : nous sommes tous égaux et nous tournons tous autour des mêmes axes de symétrie, et c'est la parole qui va être cet axe de symétrie entre nous, et d'abord dans le domaine politique.
- 17 La société démocratique, rompt avec ce qui dans les sociétés traditionnelles, holistes, était une sorte de courant continu de l'induction, c'est-à-dire un lien social. Ce lien social

qui caractérise les sociétés pré-démocratiques, les sociétés holistes, c'est une induction permanente, un courant inductif permanent entre les individus. La démocratie fait rupture avec cela. Elle donne une place prépondérante à la parole, elle ouvre la voie à une technicisation de la parole. C'est la rhétorique, mais le risque inductif est le risque en retour d'une autre forme d'induction continue. Et se mettent tout de suite en place dans la démocratie des formes de disjonction entre les individus qui sont des disjonctions de l'induction, de synchronisation des individus, idée selon laquelle le message en se technicisant va nous séparer, en même temps qu'il va nous réunir d'une autre façon. Mais très tôt, et c'est là que nous retrouvons notre problématique du sens, cette désynchronisation, cette rupture avec le courant inductif, va se faire par une curieuse découverte moderne. Et elle va se faire en deux temps : découverte de l'importance de la représentation comme médiation entre les hommes et découverte de la possibilité de travailler la représentation pour disjoindre, c'est-à-dire se protéger d'un courant inductif qui risquerait d'être dominant. Je rappelle que l'espace public grec ouvre la parole et ouvre la parole immédiatement aux démagogues. Il faut donc se protéger de nouvelles formes d'induction. Cette conscience d'une représentation qu'on peut travailler pourrait être interprétée comme une réponse à ce risque de l'induction. Alors cette conscience est très claire dans le texte des stoïciens d'Epictète à Marc Aurèle. Pour ceux qui s'intéressent à la communication, au lien social, à la représentation, c'est une lecture stupéfiante. Marc Aurèle souligne l'importance de la représentation : c'est l'opinion qui compte, c'est l'opinion que j'ai sur les choses qui compte plus que les choses. Epictète dit « ce qui trouble les hommes ce ne sont pas les choses mais les jugements qu'ils portent sur ces choses » et Marc Aurèle va nous proposer un guide pour l'action pour nous expliquer comment se désynchroniser avec les autres. C'est-à-dire comment rendre discontinu ce courant inductif qui, dans les sociétés traditionnelles, est un courant continu. La lecture de Marc Aurèle est stupéfiante pour ceux qui travaillent en communication car il nous explique (le but de Marc Aurèle est la sagesse) que rien ne doit nous atteindre. On vous vole votre vin, quelqu'un vous agresse, dites-vous que c'est un de vos parents, que de toutes façons d'ici quelques années lui et vous serez morts et que ce n'est que de la représentation et que vous pouvez travailler la représentation pour ne pas être atteint par le monde. Il y a là du point de vue de la communication une chose étrange sur laquelle je voudrais revenir : on voit à la fois que c'est une protection contre le risque inductif et contre celui de la disjonction individualiste, de la désynchronisation sociale. Notons au passage dans Marc Aurèle une curieuse émergence d'une métaphore, celle de l'intériorité. Comme s'il fallait attendre la société démocratique pour que l'homme mette en scène cette idée originale et nouvelle, l'idée de l'intériorité.

- 18 Marc Aurèle dit que la source de la sagesse n'est pas dans les autres, elle n'est pas induite, elle est en soi. Il dit aussi « creuse en toi », c'est-à-dire ouvre un espace intérieur, travaille tes représentations, travaille sur tes représentations et tu auras ainsi la possibilité d'une disjonction, tu pourras interposer entre toi et les autres le temps de la réflexion et l'espace d'un lien social qui, du coup, s'inaugure comme un lien social individualiste. C'est la naissance de l'individualisme.
- 19 C'est la naissance de cette catégorie nouvelle qu'est l'individu, avec immanquablement son intériorité, sa disjonction avec les autres et aussi le risque de l'éloignement, qui est la question qui va nous poursuivre et qui nous poursuit dans l'argumentation car l'argumentation vient dire : renouons un lien inductif. On voit qu'on est là au cœur d'un

paradoxe auquel il est intéressant de réfléchir du point de vue de l'induction et de l'individualisme.

- 20 La société démocratique, celle sous laquelle nous vivons aujourd'hui, pourrait être définie comme une discontinuité contrôlée du courant inductif qui nourrit le lien social, comme le renoncement avec une continuité, mais il y a ce paradoxe dont nous héritons, cette difficulté dont nous héritons qu'on traduit parfois avec le sens. Bien sûr si nous pouvons travailler les représentations qui s'interposent entre le monde de l'extérieur et nous, nous avons une difficulté avec les sens. Et cette ouverture de cet espace original pour le sens en régime démocratique fait du sens le produit d'une situation de communication. Et d'une situation de communication très paradoxale avec laquelle nous nous débrouillons tant bien que mal chaque jour.

AUTEUR

PHILIPPE BRETON

CNRS